

## JE multiple

Gloria Escomel

---

Number 52, Spring 1992

JE est un autre... hors de soi

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15109ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Escomel, G. (1992). JE multiple. *Moebius*, (52), 67–70.

## JE MULTIPLE

Gloria Escomel

*Je*, flamboient pourpre, en ces moments intenses de désir, de création ou de colère où je me sens projetée hors de moi ou si enfouie en moi que *je* me perd de vue, *je* qui me dévisage, complice et menaçant, creusant la distance entre moi et lui qui va prendre la parole, me la prendre, à moi, pur émoi tâtonnant qui dérive en quête du sens que *je* possède et qui me dépossède.

*Je*, de plus en plus lointain dans la fascination du double, *je* qui devient autre à mesure que *je* cesse d'être ce que j'étais, à mesure que le temps passe et qu'une lente transformation s'opère, – érosion, dirait ce *je* que j'abandonne – me faisant abandonner l'image lointaine mais qui s'était imposée dans la lumineuse clarté des fantasmes originels. Jeu que l'on ne peut réduire à cette dualité entre le moi et le *je*. Qui des deux, personne ou personnage, lance le cri d'alarme qui retentit en ce jour où la réalité veut coûte que coûte transpercer le mirage, imposer son éclairage réducteur au Réel qui ne peut être que ce Tout dans lequel je me baigne depuis l'enfance, sans distance avec mon jeu?

Du plus loin de mes souvenirs, il y a le rêve de cette métamorphose : *je* était l'autre que j'allais devenir, pour peu que l'ange m'assiste, *je* était l'ange qui prenait place à mes

côtés, rusant avec le démon qui m'habitait. «Demonio» disait ma mère, daimôn, épelait le livre de mythologie, à la fois génie, esprit malin, mais pas méchant car le Mal était au-dessus de mes forces d'enfant en proie au devenir de celui que *je* serait lorsque le temps de la métamorphose adviendrait, comme de celle que j'évacuais, limitée et fragile.

*Je* était l'autre qui dépassait les limites du réel amenuisé de la femme et même de l'homme, mortel, incapable de cristalliser son rêve, étreignant les contraintes de l'espace et du temps.

*Je*, aimanté par la vie inépuisable et ses merveilles que la passion enfantait : chimères, rivières, licornes, torrents, anges, femmes parfumées qui traversaient mes rêves adolescents. Mais la métamorphose n'était jamais venue. *Je* devenait l'autre que j'aurais pu être, qui restait en arrière, bondissait en avant, me montrant la route qu'il aurait suivie et que je suivais, par bonds dans le rêve, inducteur du réel, aménageant les contraintes de la vie, les effaçant, d'un grand geste de son aile, d'elle, mythe et réalité.

«*Je* est un autre», oui. La pensée schizophrène domine poètes et écrivains, peintres et sculpteurs. Des musiciens, il ne m'est pas possible de savoir quelle part d'eux-mêmes s'empare d'eux quand irrompt la symphonie qui les emporte, quelle part se distancie d'eux et les dépossède. Mais il m'est connaissable, parfois jusqu'à la nausée, ce jeu de la distance qui s'empare de moi lorsque le *je* profond s'exprime, que je ne reconnais pas toujours, parce que je suis habitée par la hantise du double, du multiple, du polyvalent, de l'ubiquité, délire foisonnant qui essaie de rompre mes limites et me renvoie souvent au sol, terrassée par l'ange dans un combat épuisant mais qui me redonne des forces.

Mais quel *je* est l'autre et l'autre, moi? C'est à tâtons à travers les rêves, les fantasmes, les fantômes de mes pensées et de mes mirages que j'essaie de dégager la matière première à partir de laquelle je sculpterai ma réalité, mains fermes glissant sur la glaise onctueuse, la caressant comme elles caresseraient un corps, dégageant des formes du bloc indifférencié de la tourbe compacte. C'est à tâtons que j'identifie les traits esquissés d'un visage aveugle, moi qui

n'ai jamais eu d'autre visage que celui que *je* projette dans un avenir qui ne cesse de s'assimiler au présent sans avoir tenu serment.

Qui suis-je, qui prétends m'identifier à cette première personne – la première à avoir été, l'avènement, l'épiphanie rêvée, l'alpha rejoignant l'oméga des rêves? Mais le mot personne lui-même distancie l'être du devenir. *Je* n'est pas la personne que l'on connaît, que les autres connaissent, ou alors elle n'est que l'ébauche imparfaite, caricaturale, de cet idéal jamais atteint, *je* est au cœur inconnaissable de l'être profond, composé de ses strates successives qui le rendent aussi multiple, divisé à l'infini des moments successifs d'une existence qui s'est éparpillée dans la vie et dans les rêves.

Mais parce que le double encore me limite, le *je* doit être multiple et foisonnant, se créer en mille lieux que la réalité ne peut atteindre, en mille situations, en mille *moi* virtuels et inaccomplis, sinon à travers ces esquisses dont la vie ne peut rendre compte.

L'écriture devient alors cette cristallisation des mirages et des fantasmes, des réalités que l'on ne peut atteindre dans les limites de nos possibilités circonscrites en une seule existence. Et ces *moi* qui deviennent personnages ou narratrices dérivent pendant l'espace-temps du délire ou de la création, fût-elle la plus délibérée; dès qu'un de ces *moi* prend la parole, je me perds de vue, *je* devient cet autre absent, cette autre absente, cette absence abstraite, entre parenthèses. Le *je* reste soumis à la sotte réalité de muscles et mouvement, de pupilles qui se dilatent ou se contractent selon l'éclairage sur la feuille qui se noircit, tandis qu'un univers m'enrobe, m'enveloppe, me soustrait à mon quotidien pour me plonger dans un autre, non moins insignifiant, peut-être, mais où le sens peut être créé par moi, par ce *je* tellement oblitéré par la conscience qu'il va piéger mon inconscient.

Perpétuelle démultiplication, jeu de miroirs où l'écriture me renvoie des reflets qui m'égarent : qui suis-je et qu'ai-je été pour que je cherche ainsi mon destin dans le tien, *je* qui es autre et pourtant moi, que je ne peux tutoyer que parce qu'une longue familiarité entre toi et moi me dit

qu'à l'image correspond un reflet aussi fuyant que cette tierce, ici, qui écrit ces lignes et trace avec elles un labyrinthe où mieux se perdre. Et cette tierce qui est moi encore et toujours, dont je ne peux me libérer, n'est-elle pas le *je* profond qui se terre au centre du labyrinthe, que l'on n'atteint qu'au moment de la libération, de la révélation finale, néant ou transfiguration?

Qui parle? Mais au fond qu'importe? Perpétuellement autre puisque perpétuellement en quête de soi ou d'autre chose, absolu, idéal, chimère ou réalité, le *je* est un mystère que l'on ne peut atteindre.

L'essentiel? Non pas l'identité, non, qui nous circonscrit par besoin de nous nommer et de nous laisser emprisonner dans cette image. Non pas la réalité, qui se confond trop souvent à l'image que je m'en fais et qui me rend, elle aussi, prisonnière. L'essentiel? La passion, sans doute, cette intensité qui donne à l'écriture, à l'idéal, à l'amour, un sens tout provisoire où le *moi* et le *je* en symbiose nous donnent un aperçu fulgurant du monde.